

à ce jour que Nicolasic, allant au *Bocenneu* où était accourue de tous côtés une grande foule de peuple pour voir cette nouveauté, et dont quelques-uns murmuraient.

Comme il s'entretenait de toute cette affaire, et se consolait par le chemin avec un bon vieillard, son voisin, nommé Jacques Le Pélcard, il s'entendit appeler chez lui par un grand cri. S'y étant rendu à la hâte, il trouva sa grange, qui n'était couverte que de paille, tout en feu qui la consuma en fort peu de temps, sans qu'il fût possible de l'éteindre, malgré l'eau qu'on y avait jetée. Mais ce qui causa bien de l'admiration, fut que le feu ne gâta ni ce qui était renfermé dedans, ni deux monceaux de gerbes de seigle qui en étaient tout proche, à la mode du pays ; car il ne les roussit pas même, quoique le vent portât la flamme de ce côté, et et qu'ils en dussent brûler, au jugement de tous.

Chacun parla diversement de cet accident, dont on ignorait pour lors la cause ; mais on l'apprit bientôt après, par la déclaration de Louis le Par et Matthieu Guillas, lesquels rapportèrent qu'allant à la messe, ils avaient vu, avec plusieurs autres de la campagne, un brandon de feu tomber sur le village de *Ker-Anna*, qui devait infailliblement avoir causé cet embrasement : ce qui les avait étonnés, vu que l'air n'était alors chargé d'aucun brouillard, ni agité de tonnerre. Nicolasic porta cet accident, avec constance, et écouta, sans s'émouvoir, les reproches de ceux qui prenaient ce coup du ciel pour une marque évidente que Dieu n'agissait pas son entreprise ; mais pour lui, il l'attribua à une autre cause qu'ils ignoraient, et c'était que cet édifice (la grange) avait été bâti depuis dix ans, par son défunt père, des pierres de l'ancienne chapelle dont plusieurs, avant cet incendie, paraissaient être de quelque vitrage